

LA GAZETTE BLINDÉE

FANZINE ALTERNATIF GRATUIT - IRREGULIER - ET COMPLEMENT ALEATOIRE

15

« Cette gazette est dédiée à ceux qui ont brûlé les règles, mangé les affiches et vomis sur la Reine. On n'est pas là pour la poser sur un joli socle patrimonial. On est là pour hurler encore un peu. »

- Un collectif anonyme qu'on soupçonne d'être encore vivants

PUNK IS DEAD. GOOD.

Le punk est mort ? Bonne nouvelle. Il peut enfin reposer en paix... ou hanter nos caves à répétition. Parce que le punk, c'était pas censé vivre longtemps. Et c'est très bien comme ça.

Mais si tu crois encore que le punk est né en 1977 avec Johnny Rotten qui insulte la Reine, t'as raté l'odeur d'essence et de sueur qui monte du sol. Le vrai punk, celui qui te ronge la gorge et t'ouvre les veines, il était déjà là bien avant qu'on lui colle un nom marketing.

AVANT LE PUNK, LES HARBINGERS DU CHAOS

The Stooges (Detroit, 1969) : Iggy Pop en slip, déjà torse nu, déjà sous acide, déjà à se jeter dans la foule. Pas un mot d'ordre politique, juste un cri primal. Des chansons comme *I Wanna Be Your Dog*, ça sent la cage à poules et le cuir moite.

MC5 : Les frères ennemis, entre garage, activisme, et déflagration sonore. *Kick Out The Jams*, *Motherfuckers!* — l'intro qui fera trembler toutes les maisons de disques pendant 20 ans.

Death (Detroit, 1974) : Trio de frangins afro-américains qui jouent du proto-punk avant l'heure. Trop bruyants, trop noirs, trop vrais.

Invisibilisés pendant des décennies, réhabilités post-mortem. Punk avant les punks.



METAL

urbain

LES HOMMES MORTS
SONT DANGEREUX

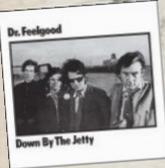
MEDIAIS GUE - SNEPSTELVE - AFACH NETWORK

ENCORE PLUS TÔT : LES DÉGLINGUÉS SUBSONIQUES

The Velvet Underground : Sous l'aile pourrie d'Andy Warhol, ils balancent des morceaux qui parlent d'héroïne, de sexe, de mort, dans une ambiance de cave humide. *Heroin*, c'est du punk avant la lettre, avec un tempo de sevré et des hurlements en embuscade.

Les yéyés cramés : Antoine en 1966 qui chante « *Les élucubrations* », c'est une graine plantée. Les punks, ce seront ceux qui pousseront dans le béton en vomissant les fleurs du Flower Power.

Le pub rock anglais (Dr. Feelgood, Eddie & The Hot Rods) : Des gars mal sapés, qui jouent vite et fort dans des petits pubs en Angleterre. **Pas de solos de 3 minutes, pas de paillettes.** C'est sale, nerveux, et ça sent la bière tiède.



Punk en France ? Pas Téléphone, merci.

Métal Urbain (1976) : Synthé déglingué, paroles au marteau piqueur, look de mutants. Premier groupe punk français à sortir un disque. Le slogan ? "*Pas besoin d'anglais pour être énervé.*"

Les Olivensteins : Leur tube ? "*Je hais les fils de riches*". Ça résume tout. Une haine du confort, du compromis, de l'ordre établi. Le punk comme tranchée contre les héritiers.

Oberkampf : Plus carré, plus rock, mais toujours avec les ongles sales. *Couleurs sur Paris*, c'est une carte postale urbaine qu'on ne voudrait jamais recevoir.

Bérurier Noir ? Oui, plus tard. Mais à part. Autre scène. Autre guerre. Une autre fois.

1976-1982 : ÂGE SALE D'OR, CRÊTE SUR LA TOMBE

C'est la période où **tout se mélange, tout brûle, tout explose**. Les punks n'ont pas le temps d'écrire l'Histoire : ils la gueulent à 200 BPM dans une cave inondée. Après ?

T'es goth ? Tu t'habilles pareil mais t'écoutes Bauhaus et tu pleures sur Baudelaire.

T'es skin ? Tu tabasses dans la rue, t'es récupéré par l'extrême droite ou t'envoies tout bouler en étant redskin.

T'es en taule ? Ben t'as suivi le mouvement jusqu'au bout.

PUNK C'EST PAS UNE ÉPOQUE, C'EST UN ÉTAT D'INSURRECTION PERMANENTE.

Ce n'est pas une scène, c'est une **crise permanente de légitimité**, un refus de tout consensus, même entre punks. D'ailleurs les punks n'aiment pas les punks. Et c'est ça, le plus punk.





CE QUE LE PUNK A DE PIRE

Le punk, c'est pas mignon. C'est pas une boutique Etsy avec des pins anarchistes faits à la main. C'est un mal de crâne. Un cri. Une trace de sang sur un mur. Et parfois, c'est juste... minable.

Des concerts avec vomi obligatoire, micro électrifié et pogos dans les chiottes

Les vrais savent. Ceux qui ont connu des concerts punk des années 80 savent qu'il fallait **éviter les premières rangées** si tu ne voulais pas être aspergé de bile, de sueur, ou de bière bon marché recrachée. Il y avait toujours un câble dénudé, un ampli HS, un micro qui filait des châtaignes à chaque couplet hurlé.

Les chiottes ? Une extension naturelle de la scène. C'est là que le pogo se poursuivait, souvent entre deux bastons et une pisse dans l'évier.

Ambiance ? Une cave, 37 personnes, un groupe, 1h de bruit, 3 bagarres, 4 fuites, 1 comas, zéro rappel.

Des groupes incapables de jouer 3 accords correctement... mais qui gueulaient plus fort que les flics

La maîtrise musicale ? Une vue de l'esprit. L'important, c'était pas le solo. C'était le **volume**. Si tu pouvais jouer debout, avec une corde de guitare pétée, un médiator en carton et une pédale débranchée, alors t'étais prêt. La devise ?

"Do It Wrong Yourself"

Et pourtant, malgré la dissonance totale, le rythme approximatif et les voix de

canards étranglés :

ça touchait. Parce que c'était vrai. Parce que c'était **brut**.

Et parce que dans les cris d'un type incapable de chanter, on entendait parfois des vérités que le conservatoire n'enseigne pas.

Des artistes qui ont cramé leur santé mentale pour une chanson de 2 minutes 12

Le punk, c'est pas sain. Certains y ont **brûlé leur voix, leur cerveau, leur vie.**

Sid Vicious, un bassiste qui savait à peine jouer, devenu icône sur fond de meurtre et d'héroïne.

Darby Crash, chanteur des Germs, suicidé à 22 ans, la veille du meurtre de John Lennon (personne n'en a parlé).

GG Allin, qu'on ne présente plus : auto-mutilation, prison, overdose, légende de la crasse.

Le punk n'est pas romantique. Il **use ses créateurs** comme des Kleenex. Des vies éclatées sur l'autel de la sincérité brute. Un cri de 2 minutes 12, puis rideau.

Une esthétique volontairement dégueu : zines photocopiés, visuels à base de collages, fautes d'orthographe incluses

Pas de PAO. Pas de charte graphique. Pas de relecture.

Les visuels punk, c'est **du collage, du découpage, du surlignage à la main.**



Des images volées dans des magazines, détournées à l'arrache, scotchées, rescannées 12 fois.

Les textes sont **bourrés de fautes**, mais bourrés d'intention.

L'erreur devient style quand elle est revendiquée.

Et c'est ça le truc : rien n'est propre. Parce que le propre est suspect. Tout est **DIY**, pas par choix esthétique, mais parce qu'on n'a **ni thunes, ni accès, ni envie de jouer dans les règles.**

Le punk, c'est pas un produit. C'est une insulte.

Et parfois, c'est **dégueulasse**. C'est **honteux**. C'est nul.

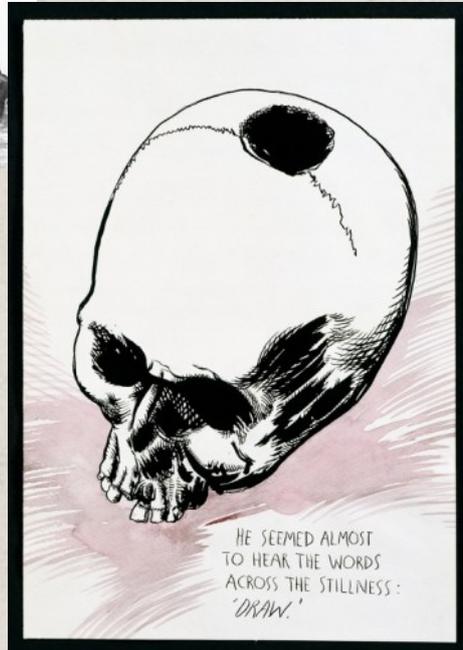
Mais c'est **vivant**. Et c'est ça qui fait peur.





Raymond Pettibon – Plume sale, visions punk

Frère de Greg Ginn (fondateur de Black Flag), Pettibon a inventé toute l'esthétique punk US de la côte ouest : → Dessins noir et blanc, souvent à l'encre, accompagnés de phrases cryptiques, dérangeantes, poétiques.



Son corps ? Un support de transformation, un manifeste, un rituel. Avec sa compagne Lady Jaye, iel crée le projet "Pandrogeny", fusion volontaire des identités.

En jeu de rôle : Genesis, c'est un prophète transdimensionnel, une entité polymorphe qui parle en cut-ups et voyage entre les genres, les genres grammaticaux et les genres musicaux. À utiliser comme PNJ mystique, oracle mutant, ou entité artistique incontrôlable.

Divine – Queen of Trash

Pas punk ? Peut-être pas en son, mais 100% punk en attitude. John Waters disait d'elle : "She scared people who were scared of nothing." Elle a pissé sur Hollywood, mangé des crottes de chien dans *Pink Flamingos*, et prouvé que la beauté est une arme — surtout quand elle te saute à la gorge.

En jeu de rôle : Divine, c'est la Diva chaotique, l'avatar de l'outrage sacré, une sorte de démon glamour transgenre qui règne sur un cabaret infernal où les lois de la bienséance sont abolies. Bonus : elle peut maudire les PJ qui ne savent pas marcher en talons.

Portraits trash d'artistes à sampler

Parce que le punk, c'est pas que des riffs criards. C'est aussi des visuels qui collent, qui rient, qui suintent. Ces artistes ne se contentaient pas de faire des affiches : ils ont tatoué la rétine d'une génération.

Voici quelques icônes graphiques, mutants conceptuels, ou saints de l'insubordination à sampler, détourner, insérer dans vos parties de jeu de rôle comme avatars, entités ou sources d'inspiration déviante.

Gee Vaucher – Le collage comme sabotage politique

Membre fondatrice de Crass, groupe anar-punk britannique, elle a redéfini l'imagerie militante à base de collages crades, montages dérangeants et slogans qui cognent.

Une déconstruction du monde bourgeois, religieux, militaire et patriarcal avec des ciseaux et de la haine bien placée.

En jeu de rôle : Gee Vaucher pourrait être une sorcière visuelle, qui tisse ses collages comme des malédictions visuelles. Chaque image est un sort, chaque slogan une rupture dans le réel.

Ses visuels ? Des profs armés, des surfeurs nihilistes, des punks décapités, des cow-boys névrosés.

En jeu de rôle : Raymond Pettibon serait un chroniqueur maudit. Tout ce qu'il dessine finit par exister, mais en version dysfonctionnelle et monstrueuse. Le MJ peut en faire une entité qui change la réalité à coups d'encre noire.

Genesis P-Orridge – Mutation, magie, art total

Fondateur de Throbbing Gristle et Psychic TV, inventeur de la musique industrielle, artiste performeur, explorateur de la transidentité, de l'amour post-humain, du sexe sacré et du chaos ordonné.



Winston Smith – Collagiste du chaos américain

Artiste derrière les pochettes des Dead Kennedys (*In God We Trust, Inc.*, *Plastic Surgery Disasters*), Winston Smith est le génie du collage subversif US.

Ses armes ?

→ Des images récupérées de la pub américaine, transformées en critique violente de la société de consommation, du militarisme, du racisme et de la religion.

En jeu de rôle : Winston Smith serait un archiviste révolutionnaire, capable de créer des documents-maudits. Ses





œuvres déclenchent des insurrections,
des hallucinations, des mises à feu
spontanées de bâtiments officiels.

À glisser dans vos parties de JdR :

Enquête surnaturelle : les PJ découvrent
des collages vivants qui se déplacent sur
les murs.

Cultes punk-ésotériques vouant un culte
à une "Déesse du Cut-Up", mi-Gee, mi-
Genesis.

Artistes maudits dont les œuvres
provoquent des émeutes, des mutations
ou des possessions.

Infiltration d'un squat où Divine est
littéralement une entité de niveau
Démon, et organise des rituels-
bouversements.



GG, c'était l'après-guerre, le sol jonché de cadavres, le moment où plus personne n'a de chansons, juste des cris.

C'est pour ça qu'on ne peut pas vraiment l'aimer. Mais on ne peut pas non plus l'ignorer.

Il annonçait qu'il allait mourir sur scène. Il voulait que son cadavre soit une œuvre, une apocalypse punk en direct. Il a échoué. Il est mort comme beaucoup d'autres : overdose, plan dégueu, dans un coin

pourri. Il n'a pas offert le spectacle qu'il promettait. Mais quelque part, ce ratage final, c'est peut-être le geste artistique ultime.

Ne pas mourir comme une rock star. Ne pas mourir en martyr. Juste s'éteindre comme une ampoule qui claque au fond d'une cave qu'on n'a jamais éclairée.

Aujourd'hui encore, on s'échange ses images, ses vidéos, ses disques grésillants comme autant de reliques maudites. On le cite pour choquer, pour affirmer qu'on connaît "le vrai sale". Mais en vérité, personne ne veut être GG Allin.

Et ceux qui le veulent sont soit déjà foutus, soit en train de le devenir.

GG Allin, c'était pas du spectacle.

C'était un sabotage.

Et il a fonctionné.

Il a tout saboté.

Y compris lui-même.



GG Allin : prière pour un naufrage

Il y a des figures qu'on aime convoquer pour choquer un peu les mômes autour du feu de camp : GG Allin, c'est de celles-là.

Mais à la différence des croquemitaines de pacotille ou des stars trash sous contrôle, lui, il est allé **au bout du programme**. Et ça ne ressemblait pas à un clip. Ni à un manifeste.

Ça ressemblait à une lente et sale désintégration, en direct, sans montage.

Un homme qui voulait que sa vie et sa mort soient une performance, et qui a réussi à transformer son corps en arme et en rebut.

Né Jesus Christ Allin (véridique), élevé dans une cabane du New Hampshire par un père illuminé et terrifiant, il n'avait aucune chance d'en sortir "normal". Sa vie était un manifeste de destruction avant même de toucher une guitare. Quand il monte sur scène, c'est sans filtre, sans décence, sans soin. Il joue, hurle, saigne, se mutile, frappe, défèque, et recommence. Il se chie dessus littéralement, et les gens **reviennent**. Par fascination. Par horreur. Par absence de repères. Peut-être même par amour de la fin.

Il ne jouait pas du punk.

Il **était** le punk après la fin du punk.

Pas celui des slogans ou des crêtes en plastique, mais celui de la **décomposition totale des codes**, y compris ceux de la scène elle-même.